

Avec Gerard Manley Hopkins

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

Traduire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1993). Avec Gerard Manley Hopkins. *Liberté*, 35(1), 8–43.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

AVEC GERARD MANLEY HOPKINS

J'ai lu pour la première fois Hopkins en 1975. Pendant tout un hiver, il ne m'a pour ainsi dire pas quitté, mais, depuis que j'ai entrepris de traduire ses poèmes, il y a une douzaine d'années, mes tentatives ont piétiné. J'y suis retourné rarement, à intervalles très irréguliers. L'enthousiasme qui m'y ramenait retombait vite devant des difficultés hors de portée. Je pestais et flétrissais temporairement une esthétique qui me dépassait en tous points et déclarais biscornus ses résultats. Je n'étais pas prêt, il fallait du temps. D'autres fois, l'indignité m'entreprenait: qui étais-je pour oser toucher un mot de Hopkins? Des saints, il avait connu la nuit obscure, et il avait gardé le cap; tous feux éteints, il avait continué à foncer; il était arrivé en miettes, à cause de la guerre intestine, mais il était arrivé! Son cap périlleux, contraire à ses tendances, comment l'avait-il décrit? «L'art et la renommée n'importent pas vraiment; spirituellement, ils ne sont rien; la vertu est le seul bien.» Sa vie me semblait une illustration éblouissante du pari de Pascal, empoigné à pleine vitesse comme le témoin dans une course à relais, et ce pari tenu dans l'adversité m'impressionnait encore plus que les prouesses sur papier. Je revenais pourtant au papier, parce que, tout compte fait, quand je ne voyais plus dans la littérature que vanité dérisoire et billevesées, Hopkins restait le seul à dire avec vigueur le peu de mots qui me paraissaient dignes d'être écoutés.

Aujourd'hui, toutes ces complications dans mes réactions me font comprendre pourquoi les tentatives de traduction ont tant stagné.

La poésie de Hopkins atteint beaucoup de buts simultanément. Elle fait penser au *stylus fantasticus* de Nikolaus Bruhns, multiplié par dix. L'élève de Dietrich Buxtehude médusait les auditeurs par dédoublement. On raconte qu'il aimait jouer du violon en s'accompagnant lui-même au pédalier de l'orgue. A-t-on fait le tour de l'esthétique de Hopkins, qui joue en même temps d'une foule d'instruments? Je ne crois pas. Avec le temps, je l'ai vue de diverses façons inspirées des déclarations les plus connues des lettres et du journal. Aujourd'hui, je suis porté à la regarder de deux points de vue peut-être moins habituels. En premier lieu, la croyance au pouvoir transcendantal du timbre, dont Hopkins, à ma connaissance, n'a jamais parlé. Mais parle-t-on volontiers de ce qui est vraiment central? Et puis, derrière tout accomplissement hors de l'ordinaire, n'y a-t-il pas des secrets gardés? En second lieu, quoique dans une bien moindre mesure, je suis attentif au cabotinage, qu'il comprenait d'une manière un peu spéciale. Sur ce point, je renvoie à sa lettre du 20 mai 1888 à Conventry Patmore. Il lui écrivait: «(...) il existe un vieil Adam tout plein de barbarismes, d'enfantillages, de sauvagerie, de brutalité, de grossièreté, d'obscénité, de non-raffiné, chez les êtres raffinés et cultivés. Voilà ce que j'appelle cabotinage (un cabot n'est-il pas un chien sans maître, errant et sournois?) et je vous disais que vous en étiez dépourvu; et même je pensais que vous manquiez de compréhension pour cette qualité (...) Moi, j'estime qu'il est bon d'en posséder quelque peu.» Je n'ai pas vu de grossièreté ni d'obscénité dans l'œuvre de Hopkins, mais il en va autrement des barbarismes, des enfantillages, de la sauvagerie, de la brutalité, du non-raffinement.

Depuis une soixantaine d'années, dans la traduction de sa poésie, des résultats plus que méritoires ont été obtenus par des audacieux: Georges Cattai, Jean-Georges Ritz, Georges Roditi, Pierre Leyris, Jean Mambriano, Alain Suied, André du Bouchet, René Gallet, Robert Marteau, et sans doute d'autres dont j'oublie les noms ou que je ne connais pas. À toutes les traductions que je connais, même si la fortune ne leur a pas souri également, mes essais doivent quelque chose.

Mais les nouvelles les plus frappantes de Hopkins ne me viennent pas toujours de sa poésie. Une marmotte qui file ventre à terre, le nez au vent, c'est un petit peu lui. Dans l'Évangile, il est à bord de la barque; il distingue au loin la silhouette d'un homme près d'un feu, sur la plage; il dit «c'est le Seigneur!» et plonge aussitôt pour arriver au rivage plus vite. Comment voir une jacinthe, un iris, un frêne, un peuplier, ou un oiseau de proie patiner en l'air sans penser à lui? À l'école, j'ai tenté d'enseigner à Tom différentes choses. «Ah! m'sieur, pitié, pas encore la tabarnak de conjugaison!» — mais, dans la cour de *Bell démolition*, rue Rouen, où j'étais allé le voir, en haut d'une montagne de matériaux de rebut, tapant avec une barre de fer, il rayonnait comme Félix Randal dans la forge. J'ai écouté Margaret pleurer en automne sans savoir qu'elle pleurait sur elle. Je visite une ferme horticole à Sainte-Émélie-de-l'Énergie: Harry a dû passer là. Dans des clairières préparées à grand renfort d'engrais verts, les richesses de la terre sont alignées — beauté et fécondité en actes. On m'offre un vieux serre-joints aux vis de bois, magnifiquement ouvragé, et j'entends l'artisan défunt: *What I do is me: for that I came*. Ces jours-ci, Hopkins me fait signe à travers la *Messe en la majeur* de Bach, dirigée par Philippe Herreweghe. Le *Collegium vocale* de la chapelle royale de Gand distille là, il me semble, quelques effets d'excès de présence. Ces piétinements, ces sautilllements, ces bonds, ces glissades, ces

pirouettes, ces rétablissements, ces vols planés, ces arrêts devant rien, c'est encore lui. Il ne me laissera jamais en repos, ni l'oublier.

Alors finissons-en, lâchons quelques tentatives de traduction de poèmes dans leur état actuel. Le souci de justifier leur existence en se démarquant un peu des versions françaises connues les a fait pencher vers les rimes et verser dans les écarts imaginatifs et les pertes qu'elles entraînent. Suit un sermon que je n'avais jamais vu en français. Il n'est pas étranger aux poèmes. Je pense même qu'il les éclaire mieux qu'aucun commentaire ne l'a fait. Le Christ, dont Hopkins trace le portrait en héros avec une passion extrême, il l'a toujours quêté et glané partout, et quand il discernait quelque part une lueur, un éclair, un sursaut, un surcroît de beauté, de noblesse, de force, de douceur, de courage, de bonté, de grâce ou de sagesse, même entourés de noir et dans les conditions les pires, il était touché: il avait reconnu son héros. Je l'imagine espérant toujours écrire un poème dont la maîtrise et la noblesse de vue seraient dignes de ce héros, et qu'il pourrait lui dédier non seulement sans rougir, mais la tête haute, avec la plus grande fierté. Ce poème, il l'a écrit: c'est «Le Faucon». Mais je crois que son génie a culminé plus encore dans le deuxième poème de Dromore. Et la poésie se termine ici par un commencement: une allusion au *Pasteur* d'Hermas, texte du I^{er} siècle de notre ère, qui compare la vie à l'hiver.

IN THE VALLEY OF THE ELWY

I REMEMBER a house where all were good
To me, God knows, deserving no such thing:
Comforting smell breathed at very entering.
Fetched fresh, as I suppose, off some sweet wood.

That cordial air made those kind people a hood
All over, as a bevy of eggs the mothering wing
Will, or mild nights the new morsels of Spring:
Why, it seemed of course; seemed of right it should.

Lovely the woods, waters, meadows, combes, vales,
All the air things wear that build this world of Wales;
Only the inmate does not correspond:

God, lover of souls, swaying considerate scales,
Complete thy creature dear O where it fails,
Being mighty a master, being a father and fond.

DANS LA VALLÉE DE L'ELWY

J'ai le souvenir d'une maison où tous pour moi
Furent bons. Dieu le sait: je ne méritais rien de tel.
Dès l'entrée, un parfum tonique émanait d'elle,
À l'instant dérobé aux délices d'un bois.

Cet air cordial faisait aux braves gens de l'endroit
Un dôme, comme à une couvée l'aile maternelle,
Ou les nuits douces du printemps aux pousses nouvelles,
Et tout semblait aller de soi, reçu de droit.

Jolis les bois, les eaux, les prés, les combes, les vals,
Cet air fier sur les choses qui font le monde de Galles;
Seuls les habitants n'y peuvent prétendre.

Dieu, amoureux des âmes, peseur aux balances égales,
Parfais ta créature chère, quand elle fait mal,
Toi, en maître puissant et en père tendre.

23 mai 1877

THE SEA AND THE SKYLARK

*ON ear and ear two noises too old to end
Trench—right, the tide that ramps against the shore;
With a flood or a fall, low lull-off or all roar,
Frequenting there while moon shall wear and wend.*

*Left hand, off land, I hear the lark ascend,
His rash-fresh re-winded new-skeinèd score
In crisps of curl off wild winch whirl, and pour
And pelt music, till none's to spill nor spend.*

*How these two shame this shallow and frail town!
How ring right out our sordid turbid time,
Being pure! We, life's pride and cared-for crown,*

*Have lost that cheer and charm of earth's past prime:
Our make and making break, are breaking, down
To man's last dust, drain fast towards man's first slime.*

LA MER ET L'ALOUETTE

Sur une oreille et l'autre, deux bruits trop vieux
pour finir
Empiètent — à droite, la marée, rampant vers le rivage,
Côte ou chute, s'en va laper, napper, rugir,
Fréquentant là toujours, que la lune tire ou soulage.

À gauche, hors terre, j'entends l'alouette gravir
Le ciel, fraîche et vivace, en plein débobinage.
Les bouclettes fusent de son rouet, faites à ravir,
Pluie de musique, jusqu'à épuisement du cabotinage.

Que ces deux-là font honte à la ville folle frêle!
Sur-le-champ, leur son jette dehors ce sale temps,
Étant pur! Nous, fierté de la vie, sa tiare tels,

En deuil du charme et rire de la terre enfant,
Être et faire défaites nous vident, vont s'effritant, pèlent
En poudre finale, coulent vite au limon d'antan.

Rhyl, mai 1877

THE WINDHOVER

To Christ our Lord

I CAUGHT this morning morning's minion, king-
 dom of daylight's dauphin, dapple-dawn-drawn Falcon,
 in his riding
 Of the rolling level underneath him steady air, and striding
 High there, how he rung upon the rein of a wimpling wing
 In his ecstasy! then off, off forth on swing,
 As a skate's heel sweeps smooth on a bow-bend: the hurl
 and gliding
 Rebuffed the big wind. My heart in hiding
 Stirred for a bird,—the achieve of, the mastery of the thing!

 Brute beauty and valour and act, oh, air, pride, plume, here
 Buckle! AND the fire that breaks from thee then, a billion
 Times told lovelier, more dangerous, O my chevalier!

 No wonder of it: sheer plod makes plough down sillion
 Shine, and blue-bleak embers, ah my dear,
 Fall, gall themselves, and gash gold-vermilion.

LE FAUCON

Au Christ Notre Seigneur

J'ai surpris ce matin le chouchou du matin, le digne
Dauphin des états du jour, le Faucon tiré par l'aube,
en selle,

Déroulant un tapis d'air stable sous la ligne
Qu'il traçait là-haut — spirale, par la longe d'une aile
Extasiée! Toujours plus loin, plus fort, comme signe
En arc un talon de patin qui vire — élans et rappels
Bravaient le grand vent. Mon cœur qui cligne
A fondu pour ce vol maître du ciel.

Beauté brute et valeur et acte, oh air et gloire ralliés,
Tu plonges! *Alors* le feu qui sort de toi est des millions
De fois plus fascinant, plus redoutable, ô mon chevalier!

Quoi d'étrange? Un seul pas et le soc dans le sillon
Brille! Et les braises bleu-blême, ah mon allié,
Tombent, s'écartèlent et saignent or-vermillon.

30 mai 1877

THE LANTERN OUT OF DOORS

SOMETIMES a lantern moves along the night,
That interests our eyes. And who goes there?
I think; where from and bound, I wonder, where,
With, all down darkness wide, his wading light?

Men go by me whom either beauty bright
In mould or mind or what not else makes rare:
They rain against our much-thick and marsh air
Rich beams, till death or distance buys them quite.

Death or distance soon consumes them: wind
What most I may eye after, be in at the end
I cannot, and out of sight is out of mind.

Christ minds: Christ's interest, what to avow or amend
There, éyes them, heart wánts, care haúnts, foot fóllows kínd,
Their ránsom, théir rescue, ánd first, fást, last friénd.

LA LANTERNE DEHORS

Parfois, contre la nuit, une lanterne avance
Et intéresse nos yeux. Qui vive?
Arrivant d'où? Vers quel futur — j'y pense —,
Dans l'immense noir, avec sa clarté furtive?

Des hommes passent près de moi, qu'une brillance
Rare de corps, d'esprit ou autre avive.
Ils font pleuvoir dans ce marais d'air dense
Des rayons riches. Le lointain ou la mort m'en prive.

Le lointain ou la mort les use. La perche
Que je leur tends ne retient pas ce qu'elle cherche,
Et puis, loin des yeux loin du cœur, en entier.

Le Christ les prend à cœur; son intérêt les mande,
Ses pas, ses soins les veulent, les hantent, les amendent;
Il leur est prix et port, pleine, prime, ultime amitié.

St. Beuno's, 1877

BINSEY POPLARS

felled 1879

*My aspens dear, whose airy cages quelled,
Quelled or quenched in leaves the leaping sun,
All felled, felled, are all felled;*

Of a fresh and following folded rank

Not spared, not one

That dandled a sandalled

Shadow that swam or sank

*On meadow and river and wind-wandering-weed-winding
bank.*

○ if we but knew what we do

When we delve or hew—

Hack and rack the growing green!

Since country is so tender

To touch, her being só slender,

That, like this sleek and seeing ball

But a prick will make no eye at all,

Where we, even where we mean

To mend her we end her,

When we hew or delve:

After-comers cannot guess the beauty been.

Ten or twelve, only ten or twelve

Strokes of havoc únselve

The sweet especial scene,

Rural scene, a rural scene,

Sweet especial rural scene.

LES PEUPLIERS DE BINSEY

(abattus en 1879)

Mes trembles chers, dont les filets ténus calmaient,
De leurs feuilles calmaient ou noyaient le soleil sauteur,
Sont tous par terre, tous abattus, c'est fait;

Du frais et fourni fuyant rang,

Pas un de sauf, un seul,

Pour donner le branle aux sandales

De l'ombre nageuse ou sombrant

Sur le pré, la rivière et la rive où l'herbe vire au vent
errant.

Oh! si nous savions ce que nous faisons

Quand nous creusons ou taillons —

Torturons le vert en sa geste!

La campagne est sensible

Au toucher, son être gracile,

Semblable au globe lisse lucide

(Un seul coup d'épingle et l'œil crève),

Et là où, même où notre rêve

Est d'amender, nous l'achevons

Quand nous taillons ou creusons:

Nos suivants ne pourront deviner dans le reste

La beauté été. Dix ou douze coups suffisent,

Dix ou douze dépersonnalisent

La douce vue si spéciale,

Vue agreste, une vue agreste,

Spéciale douce vue agreste.

Oxford, mars 1879

HENRY PURCELL

The poet wishes well to the divine genius of Purcell and praises him that, whereas other musicians have given utterance to the moods of man's mind, he has, beyond that, uttered in notes the very make and species of man as created both in him and in all men generally.

*HAVE fair fallen, O fair, fair have fallen, so dear
To me, so arch especial a spirit as heaves in Henry Purcell,
An age is now since passed, since parted; with the reversal
Of the outward sentence low lays him, listed to a heresy, here.*

*Not mood in him nor meaning, proud fire or sacred fear,
Or love, or pity, or all that sweet notes not his might nurse:
It is the forged feature finds me; it is the rehearsal
Of own, of abrupt self there so thrusts on, so throngs the ear.*

*Let him oh! with his air of angels then lift me, lay me!
only I'll
Have an eye to the sakes of him, quaint moonmarks, to his
pelted plumage under
Wings: so some great stormfowl, whenever he has walked
his while*

*The thunder-purple seabeach, plumèd purple-of-thunder,
If a wuthering of his palmy snow pinions scatter a colossal
smile
Off him, but meaning motion fans fresh our wits with wonder.*

HENRY PURCELL

Le poète veut du bien au divin génie de Purcell et lui rend hommage: quand d'autres musiciens ont exprimé les nuances de l'esprit humain, lui, au-delà, a traduit en notes la facture et l'essence mêmes de l'homme, telles que créées en lui et dans toute l'humanité.

Ait trouvé grâce, ô grâce, ait trouvé grâce, si cher
Et si archi-spécial l'esprit qui souffle en Henry Purcell!
Une époque a passé depuis son départ; que celle
De la sentence d'hérésie ait passé aussi, qui le tenait par
terre.

Ni humeur ni vouloir, feu fier ni peur sacrée,
Ni amour, ni pitié, ni ce que toute douce note nourrit —
C'est le trait forgé qui me trouve, le secret
Revenu du moi à pic qui frappe et peuple l'ouïe.

Oh qu'avec son air des anges il me lève, me pose,
J'aurai l'œil sur ses marques, lunules, taches sous l'aile
De grand volatile des rafales: ayant marché sa dose

Sur la plage rouge foudre, empennée de pourpre
de foudre,
Un coup de ses palmes de neige éparpille un sourire
grandiose
Et la merveille voulue du mouvement secoue l'esprit
plus que poudre.

Oxford, avril 1879

ANDROMEDA

*Now Time's Andromeda on this rock rude,
With not her either beauty's equal or
Her injury's, looks off by both horns of shore,
Her flower, her piece of being, doomed dragon food.*

*Time past she has been attempted and pursued
By many blows and banes; but now hears roar
A wilder beast from West than all were, more
Rife in her wrongs, more lawless, and more lewd.*

*Her Perseus linger and leave her to her extremes?—
Pillowy air he treads a time and hangs
His thoughts on her, forsaken that she seems,*

*All while her patience, morselled into pangs,
Mounts; then to alight disarming, no one dreams,
With Gorgon's gear and barebill/thongs and fangs.*

ANDROMÈDE

Sans pareille pour les outrages et pour le corps,
Là, sur ce rocher rude, l'Andromède du Temps,
Éperdue, entre les deux cornes du bord,
Se voit fleur, pré d'être, proie du dragon dément.

Elle, déjà si atteinte et abreuvée
De heurts, d'horreurs, entend faire route
À l'ouest une bête plus bruyante que toutes,
Plus florissante, plus cruelle, plus dépravée.

Et son Persée lambine et l'abandonne? —
Il foule un peu l'air duveteux, puis l'entourne
De ses pensées — est-il trop tard? —,

Pendant que la patience, en miettes navrées,
Monte d'elle; et la libère, on croit rêver,
Avec l'arsenal de Méduse — dents, lacs, dards.

Oxford, 12 août 1879

SPRING AND FALL
to a young child

MARGARÉT, áre you gríeving
Over Goldengrove unleaving?
Leáves like the things of man, you
With your fresh thoughts care for, can you?
Ah! ás the heart grows older
It will come to such sights colder
By and by, nor spare a sigh
Though worlds of wantwood leafmeal lie;
And yet you will weep and know why.
Now no matter, child, the name:
Sórrów's spríngs áre the same.
Nor mouth had, no nor mind, expressed
What heart heard of, ghost guessed:
It is the blight man was born for,
It is Margaret you mourn for.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

à une enfant

Marguerite, pleures-tu
Sur l'or du bois dévêtu?
Des feuilles comme de l'homme,
Peux-tu, si jeune, te soucier?
Ah! quand ton cœur aura vieilli,
Il verra des choses plus froides
Il lui manquera des soupirs
Pour ces mondes de bois par terre.
Pourtant, tu pleures et veux savoir
Pourquoi. Mais qu'importe, petite?
Une est la fontaine des peines.
Ni esprit ni bouche n'a dit
Ce qu'ont deviné âme et cœur:
L'homme est né pour les taches, et toi,
C'est Marguerite que tu pleures.

7 septembre 1880

*To seem the stranger lies my lot, my life
Among strangers. Father and mother dear,
Brothers and sisters are in Christ not near
And he my peace/my parting, sword and strife.*

*England, whose honour O all my heart woos, wife
To my creating thought, would neither hear
Me, were I pleading, plead nor do I: I wear-
y of idle a being but by where wars are rife.*

*I am in Ireland now; now I am at a third
Remove. Not but in all removes I can
Kind love both give and get. Only what word*

*Wisest my heart breeds dark heaven's baffling ban
Bars or hell's spell thwarts. This to hoard unheard,
Heard unheeded, leaves me a lonely began.*

PREMIER «SONNET TERRIBLE»

Avoir l'air étranger, c'est mon lot et ma vie,
Au milieu d'étrangers. Père et mère si chers,
Frères, sœurs, dans le Christ m'ont été ravis.
Lui, ma paix-division, il est l'épée et la guerre.

L'Angleterre dont l'honneur m'importe, l'empériere
De ma pensée créatrice, n'entendrait rien
Si je plaidais. Mais pas question. D'être à l'arrière,
Je suis las seulement, quand les guerres vont bien.

Me voici en Irlande; c'est mon troisième
Exil. Non qu'en tout exil je ne sache
Donner et prendre amour, mais les mots, même

Les plus sages que mon cœur dit, s'attache
Le ciel à les barrer d'un ban déroutant,
Ou un sortilège d'enfer. Je les sème,

Pas vus, pas pris, comme demeuré débutant.

Dublin, été 1885

TOM'S GARLAND:
upon the Unemployed

TOM—*garlanded with squat and surly steel
Tom; then Tom's fallowbootfellow piles pick
By him and rips out rockfire homeforth—sturdy Dick;
Tom Heart-at-ease, Tom Navvy: he is all for his meal
Sure, 's bed now. Low be it: lustily he his low lot (feel
That ne'er need hunger, Tom; Tom seldom sick,
Seldomer heartsore; that treads through, prickproof, thick
Thousands of thorns, thoughts) swings though. Commonweal
Little I reckon ho! lacklevel in, if all had bread:
What! Country is honour enough in all us—lordly head,
With heaven's lights high hung round, or, mother-ground
That mammocks, mighty foot. But no way sped,
Nor mind nor mainstrength; gold go garlanded
With, perilous, O no; nor yet plod safe shod sound;
 Undenized, beyond bound
Of earth's glory, earth's ease, all; no one, nowhere,
In wide the world's weal; rare gold, bold steel, bare
 In both; care, but share care—
This, by Despair, bred Hangdog dull; by Rage,
Manwolf, worse; and their packs infest the age.*

LA COURONNE DE TOM

sur les sans-emploi

Tom couronné de ferraille cisailée,
 Tom et son pote-ès-godasses-fauves, qui plante là son
 pic
 Et rentre en extirpant du feu des pierres, un dur à cuire,
 Dick;
 Tom Cœur-content, Tom Terrassier est tout entier
 À son repas et puis au pieu. Bas, avec entrain son lot
 bas (pas de panique
 À l'idée d'avoir faim, Tom est rarement patraque,
 Plus rarement la mort dans l'âme, promenant casaque
 Sans se piquer dans ces mille épines grasses, les pensées),
 il y pare pourtant. Le bien public?
 Oh! je m'en bats l'œil, et des inégalités, si tous avaient
 du pain,
 Quoi! Le pays donne assez d'honneur à chacun —
 La tête au diadème de feux du ciel, ou le pas puissant
 qui triture
 La terre-mère. Mais lui, défavorisé, il l'est bel et bien
 En tout, esprit, pouvoir; alors aller d'or périlleux
 Couronné? Oh non! Le pas des godasses est boiteux,
 Sans droits, exclu d'autant,
 Splendeur terrestre, confort terrestre, tout; personne,
 nulle part,
 Dans l'immense bonheur du monde; or rare et acier fier,
 bobards:
 La survie partagée, en partage,
 Dont le Désespoir fait de sombres Hères; la Rage,
 Pire, des Hommes-loups dont les bandes hantent
 ce temps.

Dromore, septembre 1887

HARRY PLOUGHMAN

*HARD as hurdle arms, with a broth of goldish flue
Breathed round; the rack of ribs; the scooped flank; lank
Rope-over thigh; knee-nave; and barrelled shank—*

Head and foot, shoulder and shank—

*By a grey eye's heed steered well, one crew, fall to;
Stand at stress. Each limb's barrowy brawn, his threw
That onewhere curded, onewhere sucked or sank—*

Soared or sank—,

*Though as a beechbole firm, finds his, as at a roll-call, rank
And features, in flesh, what deed he each must do—*

His sinew-service where do.

*He leans to it, Harry bends, look. Back, elbow, and liquid waist
In him, all quail to the wallowing o' the plough: 's cheek crim-
sons; curls*

Wag or crossbridle, in a wind lifted, windlaced—

See his wind- lilylocks -laced;

*Churlsgrace, too, child of Amansstrength, how it hangs or
hurls*

*Them—broad in bluff hide his frowning feet lashed! raced
With, along them, cragiron under and cold furls—*

With-a-fountain's shining-shot furls.

HARRY LABOURE

Barres dures des bras, mousse d'or faite
 Souffle autour; râtelier des côtes; flanc cave; rets
 De cordes sèches, les cuisses; genou-nef; et courbe
 du jarret —

Tête et pied, épaule et jarret —

Par un œil gris sûr gouvernée, l'équipe, prête,
 À ses marques. Le muscle montueux, en chaque membre,
 Qui tour à tour a stagné, tour à tour sucé ou sombré —

Pris essor ou sombré —,

Tronc de hêtre, pourtant, trouve, comme à l'appel, place,
 Et chacun, dans la chair, figure tel service à rendre —

Tel sinué-service, où le rendre.

Il y va, Harry se voûte, vois. Dos, coude, taille défaite,
 En lui, tout vacille avec le soc descendant — sa joue
 cramoisie, les boucles tassées

Remuent, s'emmêlent, dans le vent levées, par lui
 lacées —

Vois, les boucles, en lis, par lui lacées;

Sa grâce de rustre, aussi, fille de Force-de-l'Homme,
 qui laisse pendre ou jette

Ses — puissants et terrés dans du cuir coriace — pieds
 menaçants lancés

Près du fer à pic, en bas, le long des sillons qui
 glacent —

Des sillons à l'éclat de fontaine, qui glace.

Dromore, septembre 1887

TO R. B.

*THE fine delight that fathers thought; the strong
Spur, live and lancing like the blowpipe flame,
Breathes once and, quenched faster than it came,
Leaves yet the mind a mother of immortal song.*

*Nine months she then, nay years, nine years she long
Within her wears, bears, cares and combs the same:
The widow o' fan insight she lives, with aim
Now known and hand at work now never wrong.*

*Sweet fire the sire of muse, my soul needs this;
I want the one rapture of an inspiration.
O then if in my lagging lines you miss*

*The roll, the rise, the carol, the creation,
My winter world, that scarcely breathes that bliss
Now, yields you, with some sighs, our explanation.*

À R. B.*

Le délice père de la pensée, le bel
Éperon vivant, perçant comme la flamme du chalumeau,
Souffle une fois, et parti plus vite que de l'eau,
Laisse pourtant l'esprit gros d'un chant immortel.

Pendant neuf mois, non, longues années, il porte,
Couve, berce, dorlote le même objet,
Veuf du vent de la vision il vit avec le projet
Au but connu, et la main à la pâte rien n'avorte.

Le doux feu père de la muse, mon âme l'attend;
Je veux l'extase unique d'une inspiration.
Et si dans mes vers traînants tu ne trouves, latents,

La vague, l'essor, le chanté, la création,
Mon monde hivernal où rare est ce ravissement
T'en donne, avec quelques soupirs, l'explication.

Dublin, 22 avril 1889

* À Robert Bridges. (N.d.T.)

GERARD MANLEY HOPKINS

LE CHRIST, NOTRE HÉROS

Pour le soir du dimanche 23 novembre 1879, à Bedford Leigh — Luc, II, 33. Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo. (texte choisi au hasard)

Saint Joseph, qui avait souvent tenu Notre Seigneur Jésus-Christ dans ses bras, et la Sainte Vierge, qui l'avait mis au monde et lui avait donné le sein, eux qui avaient rarement quitté des yeux le Saint Enfant et le connaissaient mieux que quiconque, quand ils entendirent ce que saint Siméon, un étranger, avait à déclarer sur son compte, l'Écriture dit qu'ils s'étonnèrent. En vérité, ce n'était pas de la surprise. Ils ne s'attendaient pas non plus à un autre son de cloche. Leur esprit s'abandonna plutôt à l'admiration et à un étonnement respectueux devant les desseins de Dieu sur l'enfant, leur responsabilité sacrée. Frères, voyez ce que c'est que d'entendre parler de Notre Seigneur Jésus-Christ, de penser à lui, de s'attarder à lui. Même ces deux saints personnages, la Sainte Vierge et saint Joseph, qui l'avaient avec eux à la maison, Dieu jugea bon de les éclairer par la bouche d'un étranger, et ils en tirèrent grand bénéfice. Nous, qui ne l'avons pas devant nous pour le regarder, quoique nous le voyions masqué dans le Saint Sacrement, à la messe et au Salut, et que nous le recevions entre nos lèvres à la communion, entendre parler de lui et nous arrêter à penser à lui nous feront d'autant plus de bien.

Notre Seigneur Jésus-Christ, mes frères, est notre héros, un héros que le monde entier revendique. Vous savez comment sont écrits les livres de contes, qui mettent le lecteur en présence d'un homme qu'ils disent tout ensemble gracieux et brave et qu'ils appellent Mon

Héros ou Notre Héros. Les mères, souvent, font un héros d'un fils; les filles, d'un amoureux; les bonnes épouses, d'un mari. Les soldats le font d'un grand général; un parti, de son chef; une nation, de tout grand homme qui contribue à sa renommée, qu'il soit roi, homme de guerre, homme d'État, penseur, poète ou quoi que ce soit d'autre. Le Christ, lui, est le héros des héros. Il est le héros du livre des livres, les Saints Évangiles. C'est un homme de guerre, on dit qu'il arrive en conquérant, pour une campagne. Il est roi, Jésus de Nazareth roi des Juifs, bien que les siens ne l'aient pas reçu quand il est venu dans son royaume et que, maintenant, ses gens l'ayant jeté dehors, nous, les Gentils, soyons son héritage. C'est un homme d'État, qui a établi le Nouveau Testament par son sang et fondé l'Église catholique romaine, qui ne peut faillir. C'est un penseur qui nous a enseigné les mystères divins. C'est un orateur et un poète par l'éloquence et les paraboles. Il est le héros du monde entier, le désir des nations. Mais il est aussi le héros des âmes individuelles. Il était le héros de sa mère, non par quelque attachement écervelé, mais parce que l'ange l'avait dit grand, fils du Très-Haut, et tout ce qu'il faisait et disait, tout ce qu'on faisait et disait en rapport avec lui, elle le gardait dans son cœur. Il est le bien-aimé, le fiancé des âmes humaines: les vierges le suivent où qu'il aille; les martyrs le suivent dans une mer de sang, à travers les plus grandes tribulations; tous ses serviteurs prennent leur croix et le suivent. Ceux qui ne le suivent pas le cherchent avec une certaine envie, le tiennent pour un héros et aimeraient oser répondre à son appel. On devrait parler de lui aux enfants dès qu'ils sont en mesure de comprendre, pour qu'ils puissent faire de lui le héros de leurs jeunes cœurs. Mais il y a des parents catholiques qui négligent honteusement leur devoir: on rencontre des enfants de familles catholiques qui connaissent à peine son nom ou qui l'ignorent. Les parents

vont-ils dire qu'ils ont confié leur instruction au prêtre ou au maître? S'ils ont envoyé les enfants à l'école très tôt, l'excuse se conçoit, mais, s'ils ne l'ont pas fait, que vont-ils dire? C'est d'abord de la bouche du père ou de la mère qu'un enfant devrait apprendre. Mais il arrive que les parents bavardent ou boivent et que les enfants n'aient jamais entendu parler de leur seigneur et sauveur. Ceux d'entre vous, mes frères, qui sont jeunes et pas encore mariés trouveront la solution à cela quand ils se marieront, si Dieu leur accorde des enfants, tout simplement parce que ces enfants seront les leurs et qu'ils auront plus de sollicitude pour eux.

En Jésus-Christ s'est trouvé réuni tout ce qui rend un homme charmant et aimable. Son corps était extrêmement beau. Nous le savons d'abord par la tradition de l'Église et les auteurs sacrés qui lui appliquent les mots: «Tu es le plus beau des enfants des hommes.» Nous avons aussi des relations écrites dans les premiers temps. Elles nous disent qu'il était passablement grand, svelte et bien bâti, qu'il avait les traits bien dessinés, les cheveux châtons, séparés au milieu, bouclés et touffus, tombant sur les oreilles et sur la nuque — c'est ainsi que ces relations s'expriment — comme les feuilles du noisetier sur la noisette. Il avait aussi une barbe fourchue que jamais rasoir ni ciseaux n'ont touchée, pas plus que les boucles de sa tête. Comme il avait une santé parfaite, il n'a jamais perdu un seul cheveu. Ces récits que je viens de citer (c'est de mémoire, je n'arrive pas à mettre la main dessus pour le moment), nous ne sommes évidemment pas sûrs qu'ils soient dignes de foi, mais ils étaient répandus dans l'Église et bien des générations s'en sont inspirées pour se représenter le Seigneur en esprit et en images. Pour preuve de sa beauté, nous avons aussi les mots: «il grandissait en sagesse, en âge et en faveur devant Dieu et devant les hommes» (Luc, II, 52). C'est-à-dire que de jour en jour et de plus en plus, il plaisait

à la fois à Dieu et aux hommes par la croissance de son esprit et de son corps. Il n'aurait pas plu par la croissance de son corps si ce corps qui grandissait n'avait pas été fort, robuste et beau. La meilleure preuve de sa beauté, c'est que son corps était l'ouvrage particulier du Saint-Esprit. Il n'est pas né de la nature, aucun homme n'était son père; s'il était né comme les autres, il aurait hérité d'un de ces défauts de constitution dont nul homme tombé n'est tout à fait exempt, à moins d'une intervention de Dieu. Mais son corps venait droit du ciel, par la puissance du Saint-Esprit, dans l'ouvrage de qui il serait indigne de soupçonner la moindre gaffe ou la plus petite bavure. Le premier Adam, formé par Dieu lui-même, de même qu'Ève, à partir d'une côte d'Adam, ne pouvaient qu'être les résultats d'une maîtrise créatrice suprême, alors à plus forte raison le Christ. Il était d'une constitution parfaitement équilibrée, il ne fut jamais malade ni porteur d'aucun germe de maladie. Il éprouvait la fatigue quand il était fatigué, la faim quand il jeûnait, la soif quand il avait longtemps marché sans boire, mais à l'emprise de la maladie, il était étranger. Je vous laisse, mes frères, vous le représenter, lui en qui la plénitude de la divinité a pris corps. Je vous laisse vous représenter son port majestueux, ses membres si forts et pourtant si souples et si gracieux, son regard si sévère, si grave, mais si aimable. Dans sa Passion, toute cette force a été anéantie, cette agilité brisée, cette beauté engloutie, cette majesté abattue. Maintenant, elles sont plus que restaurées, et, pour ma part, je ne vous cache pas l'ardent désir que j'ai de voir la beauté incomparable du corps du Christ dans la lumière éternelle.

J'en viens à son esprit. Il fut le plus grand génie que la Terre ait porté. Vous savez ce qu'est le génie, mes frères — la beauté et la perfection de l'esprit. Comme la perfection physique distingue un homme des autres, un esprit peut dépasser les autres par la beauté, qui est le

génie. Et quand le génie est proprement formé et entraîné, il devient sagesse. Sans entraînement, le génie reste imparfait, et la sagesse est imparfaite sans le génie. Le Christ, lisons-nous, grandissait en sagesse et en faveur devant Dieu et devant les hommes. Cette sagesse, par laquelle il devançait tout homme, il fallait qu'elle soit fondée sur un génie sans égal. Le Christ est donc le plus grand génie que la Terre ait porté. On ne doit pas dire qu'il n'avait nul besoin de génie. S'exprimer ainsi, c'est parler comme l'hérétique Apollinaire qui disait que le Christ avait bien un corps d'homme, mais qu'il était privé d'esprit et d'âme, parce que sa divinité ou la Parole de Dieu lui tenaient lieu des deux. Non, il fallait au Christ, homme parfait, un corps, un esprit et une âme, et son esprit, hors de tout doute, avait l'excellence et la beauté rares du génie. De même que le Christ a vécu, a respiré et s'est déplacé dans un vrai corps d'homme, et non comme un fantôme, de même que, dans ce corps, il a travaillé, souffert, a été crucifié, est mort et a été enseveli, de même ses raisonnements, ses prévisions et ses inventions ont été les actes de son propre génie d'homme, génie porté à la perfection par sa sagesse propre, et non seulement par la sagesse divine.

Furent témoins de son génie ces hommes envoyés pour l'arrêter, qui repartirent les mains vides, subjugués par son éloquence, disant: «Jamais personne n'a parlé comme cet homme.» Pour preuves plus nettes de son génie, nous avons ses propres mots, son Sermon sur la montagne, ses paraboles, toutes ses paroles rapportées dans l'Évangile. Mes frères, nous y sommes si habitués qu'elles ne nous frappent pas comme l'étranger qui les lit pour la première fois, autrement nous dirions, nous aussi: «Jamais personne n'a parlé comme cet homme.» Il n'existe pas d'histoires ou de paraboles aussi brillantes, aussi substantielles, aussi touchantes que celles du Christ. Ni proverbes ni dictons n'approchent ces joyaux.

Elles jaillissent d'entre les pensées des hommes comme des étoiles ou des lis dans le soleil. Nulle part dans la littérature, on ne trouve l'équivalent du Sermon sur la montagne. S'il existe, qu'on le montre! Le temps ne me permet pas de vous présenter des preuves ou des exemples. En plus des paroles du Christ rapportées dans l'Évangile, la tradition en a gardé une douzaine et quelques, citées dans les travaux des Pères ou des scribes des premiers temps, et une dans l'Écriture même. Mises ensemble, bien qu'on ne soit sûr de l'authenticité d'aucune, leur lecture me fait dire: «C'est le Christ, jamais personne n'a parlé ainsi.» Voici une de ces paroles: «Ne te réjouis que lorsque tu vois ton frère aimer.» En voici une autre: «Mon mystère est pour moi et pour les enfants de ma maison.»

Et s'il vous faut une preuve encore plus éclatante de son génie ou de sa sagesse, regardez cette Église catholique qu'il a fondée, sa hiérarchie et sa composition, ses rites et ses sacrements.

En troisième lieu, bien plus haut que la beauté du corps, plus haut que le génie et la sagesse, qui est la beauté de l'esprit, vient la beauté du caractère, de son caractère d'homme. Pour la plupart, ses ennemis même, ceux qui ne croient pas en lui, admettent que la forme humaine n'a jamais présenté caractère aussi noble. Le païen Platon, le plus grand philosophe grec, l'a annoncé: il a peint l'image de l'homme juste crucifié pour sa justice, image que le Christ a portée à sa plénitude. De condition pauvre, sa vie a été laborieuse, amère sa fin. Par la pauvreté, le travail, la crucifixion, la majesté de sa nature brille davantage. Aucun cœur n'a été plus tendre, mais sa tendresse n'était pas tout. Ce cœur si tendre était courageux et pouvait être rigoureux. Il trouva insupportable l'idée de sa Passion, mais il l'accomplit jusqu'au bout. On le craignait quand il choisissait d'être craint; c'est ainsi qu'il s'empara d'un fouet et vida le temple

tout seul. On insiste souvent sur sa douceur à l'égard des enfants, des affligés et des pécheurs, et moins sur son courage. Pour ma part, j'aime penser que je l'aurais redouté. On évoque aussi son amour pour Jean et Lazare, et celui qu'il éprouva au premier coup d'œil pour le jeune homme qui avait gardé tous les commandements depuis son enfance. Mais, si besoin était, il avertissait et gratifiait de rebuffades ses meilleurs amis, Marthe, Pierre et même sa mère. Car, dit saint Jean, il était plein de grâce et de vérité.

Mais, mes frères, parmi tout ce qu'on pourrait dire de son caractère, je mets en évidence un trait auquel je vous prie de porter attention. Il aimait louer, il aimait rendre grâces. Il savait ce qu'il y a dans l'homme. Personne n'a connu mieux que lui les fautes de l'homme, et pourtant, personne n'a mis plus d'ardeur à lui rendre hommage. Quand il accomplissait un miracle, il en attribuait le mérite à celui qu'il guérissait («Ta foi t'a sauvé»), si bien qu'on aurait pu croire que c'était l'œuvre du bénéficiaire. Il a dit de Nathanaël qu'il était sans fourberie; lui qui sondait les cœurs, quel éloge de sa part! Il a appelé Fils du Tonnerre les deux fils de Zébédée; quel nom bienveillant, imposant et honorable! On ne raconte pourtant rien de tonitruant qu'ils aient fait, sinon, et c'était une faute, appeler le feu du ciel sur quelques pécheurs, mais ils méritaient certainement leur nom, sinon le Christ ne le leur aurait pas donné, et il le leur a donné pour toujours! De Jean-Baptiste, il a dit que personne de supérieur n'était né d'une femme. Il a récompensé Pierre d'un moment de lucidité en le plaçant à la tête de son Église. Il a défendu Madeleine et fait en sorte qu'on raconte à jamais l'histoire de sa générosité. Et bien qu'il nous ordonne de dire que nous sommes des serviteurs inutiles, il dira aussi à chacun de nous: «Bon et fidèle serviteur, bien joué!»

Cet homme dont j'ai tenté de vous peindre l'image, mes frères, est votre Dieu. Dans le passé, il vous a faits; plus tard, il vous jugera. Qu'il soit maintenant votre héros! Prenez le temps de penser à lui, que votre cœur fasse son éloge. Vous pouvez lui rendre hommage en travaillant ou dans vos allées et venues, répétant toujours: gloire au corps du Christ; gloire au corps du Verbe fait chair; gloire au corps que la Sainte Vierge a allaité; gloire au corps du Christ dans sa beauté; gloire au corps du Christ dans sa fatigue; gloire au corps du Christ dans sa Passion, sa mort et son ensevelissement; gloire au corps du Christ ressurgi; gloire au corps du Christ dans le Saint Sacrement; gloire à l'âme du Christ; gloire à son génie et à sa sagesse; gloire à ses pensées impénétrables; gloire à ses mots sauveurs; gloire à son cœur sacré; gloire à son courage et à sa virilité; gloire à sa douceur et à sa miséricorde; gloire à chaque battement de son cœur, à ses joies, à ses chagrins, à ses désirs, à ses craintes; gloire en toutes choses à Jésus-Christ.